

STÉPHANE GSELL
(1864 -1932)

Stéphane Gsell était le nom du Lycée de Filles d'Oran. Qui était l'homme dont le lycée portait ce nom ? Certes ce n'est pas aux amies Alysgotes que je vais l'apprendre, mais savent-elles toutes qui était cet homme exceptionnel ? Un éminent historien, archéologue, humaniste , qui a écrit l'Histoire de l'Algérie Ancienne entre autres.
Lisons ces quelques lignes qui nous le feront mieux connaître.



On sait tous que ce grand érudit naît à Paris le 7 février 1864 et y décède le 1er janvier 1932 âgé de 67 ans. Subitement atteint de phlébite, le savant est emporté par une embolie. Jusqu'au dernier jour il gardera sa bonne humeur et son ardeur au travail ! D'origine alsacienne et de religion protestante, ses parents menacés comme beaucoup de Français de l'Est, s'installent en Suisse. Après des études sérieuses aux Lycées St Louis et Louis le Grand, Stéphane Gsell entre à l'Ecole Normale Supérieure section Histoire. Trois ans après, il est reçu 1^{er} à l'agrégation d'Histoire. En Italie on découvre ses capacités d'archéologue et c'est en Algérie qu'il va se réaliser pleinement. Il se marie tardivement (à 40 ans) et perd, un an après, son épouse qui le laisse seul avec un bébé. Il décide alors de rentrer à Paris où il va enseigner au Collège de France. Il sera admis à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres au fauteuil de Roland Delachenal . Il laissera de nombreux ouvrages qui font encore autorité dans le monde de l'Histoire d'Afrique du Nord. Sur sa biographie on ne sait pas grand-chose car il se confie peu et sa famille dispersée est assez réduite.

Stephane Gsell en 1930 : Pour le centenaire, on lui demande de bien vouloir représenter sa section, l'Archéologie. Voici ce qu'il écrit dans la préface de « Histoire et Historiens de l'Algérie » :

« L'Algérie ! Un nom que nous avons créé et qui ne devint officiel qu'en 1838 ; un morceau découpé arbitrairement dans l'Afrique du Nord à l'époque turque et qui reçut alors, à peu près, ses limites actuelles ; une unité factice, dont la France a fait, autant qu'elle l'a pu, une unité réelle. Avant le XVI^{ème} siècle, la contrée que nous appelons Algérie, et que les Musulmans appellent « le pays du milieu », n'a jamais formé un tout cohérent et nettement distinct des contrées voisines à l'Est et à l'Ouest ; celles-ci ont souvent empiété sur elle ; plus riches en centres politiques, économiques, intellectuels, religieux, elles lui ont donné ce qu'elle a été capable de recevoir de leur civilisation. »

* *
*

A sa mort ses pairs, ses disciples et collaborateurs nous révèlent bien des aspects de sa personnalité à travers les oraisons funèbres et les hommages qui lui sont rendus.

Auguste Audolent : (camarade de Gsell à l'Ecole Française de Rome, historien, archéologue et épigraphiste académicien spécialiste de la Rome antique (thèse sur Carthage)

« Gsell se distinguait nettement par le caractère ardent et l'affectueuse brusquerie qui formait le fond de sa nature. Il est mort en 1932 sans avoir obtenu un grade supérieur. Une excellente occasion pourtant se présentait, en 1930, de réparer ce que l'on pouvait, en toute vérité, considérer comme un très regrettable oubli. Parmi tous les congrès qui se tinrent en Alger pour commémorer le centenaire de la conquête, le congrès d'Archéologie ne fut pas le moins remarqué. Gsell le présida avec une autorité parfaite. Nous pensions tous qu'il figurerait en bonne place dans la promotion algérienne du Centenaire. Ce fut une véritable stupeur dans le monde savant quand on n'y vit point paraître son nom.

A vrai dire, il n'ambitionnait pas les honneurs. Entouré comme il l'était du respect et de l'admiration de tous les hommes cultivés, auxquels ceux qui avaient vécu près de lui ajoutaient une sincère affection, il pouvait se passer des distinctions banales dont se pare souvent la médiocrité.

Peut-être l'indépendance de son caractère, quelques boutades, que sa verve mordante ne réussissait pas toujours à réprimer, lui aliénèrent-elles certaines sympathies officielles. S'il en est vraiment ainsi, on doit plaindre ceux qui ne surent pas faire taire leurs ressentiments pour rendre à un mérite éclatant la justice à laquelle il avait droit. »

Charles Picard en 1947 : académicien qui occupe à l'Institut le fauteuil de Stéphane Gsell.

« L'histoire de l'Afrique du Nord est elle-même une conquête commencée au débarquement, quand ce que nous appelons l'Algérie- unité factice devenue réelle grâce à la France- apprit de nous jusqu'à son nom apporté de la métropole, officiel depuis 1838 seulement....

Stéphane Gsell qui a pris tant de soin à ne pas laisser surestimer ses propres efforts critiquait orgueilleusement la fausse modestie, et il n'eût pas toléré qu'on parlât devant lui ironiquement ou trop humblement de l'époque civilisatrice de la France en Afrique du Nord, qu'on laissât du moins ignorer les mérites plus que les faiblesses... »

Louis Bertrand, écrivain, académicien, un des premiers Algérienistes et qui, comme Gsell, a profondément aimé l'Algérie. *Extrait du Figaro du 7 février 1932*

« Mon bien cher ami Stéphane Gsell, membre de l'Académie des Belles lettres, professeur au Collège de France, Inspecteur des Antiquités africaines, l'homme qui pendant près d'un demi-siècle, n'a cessé de travailler pour restituer à l'Afrique du Nord la conscience de son passé.

...Disons-le en passant : l'auteur de beaux travaux a été mal payé de sa peine et de ses services par les pouvoirs publics. Le croirait-on ? Stéphane Gsell, à 67 ans, après avoir accompli la grande œuvre que je vais essayer d'analyser, est mort simple chevalier de la Légion d'honneur !... Il y a là de quoi diffamer une fois de plus ceux qui sont institués pour discerner le mérite et récompenser les services rendus....

Le français ignorant qui voyage en Algérie n'y aperçoit que les restes d'une civilisation moribonde, qu'il s' imagine avoir été de tout temps celle de l'Afrique du Nord. Pour lui, il n'y a là-bas que des Arabes, ou ce qu'il croit être des Arabes. Gsell a jeté dans la balance quinze siècles de civilisations préislamiques, qui l'emportent par le nombre comme par le poids sur les douze siècles de domination musulmane.

Voilà le fait brutal : quinze siècles de civilisation phénicienne, punique et helléno-latine, lesquels n'ont pu passer sans laisser dans le pays des traces profondes. Les plus profondes et

les plus durables sont celles de Rome. Et voici maintenant les conclusions essentielles qui se dégagent de ces 9 gros volumes.

C'est d'abord que l'Afrique pays sans unité, n'a jamais pu prospérer que sous des maîtres étrangers qu'ils soient Carthaginois, Romains, Byzantins ou Français. On peut même affirmer que c'est nous, Français, qui avons fait, non seulement l'Algérie, mais toute l'Afrique du Nord en donnant à un ramassis de tribus une unité au moins administrative, de même que nous en avons créé le sol cultivable qui nourrit ses habitants. Une autre conclusion, c'est qu'elle n'a jamais eu ni art, ni civilisation propres. Tout lui est venu de l'Égypte, de la Phénicie, de la Grèce et de Rome dans les temps antiques. Et, dans les temps modernes, tout leur est venu du Proche-Orient, de la Perse, de Byzance et de l'Espagne.

Enfin, dès que la civilisation latine s'est retirée d'elle, elle est retombée pour de longs siècles dans le chaos et dans la barbarie.

Stéphane Gsell était un historien trop scrupuleux pour se permettre de forcer les faits, pour chercher dans le passé des leçons empiriquement applicables au présent. Mais son œuvre est là, son œuvre d'archéologue et d'historien, qui, dans sa probité absolue, est à elle seule un enseignement. Les monuments qu'il a exhumés et qui s'échelonnent d'un bout à l'autre du pays, l'histoire antique qu'il déroule devant nos yeux, tout cela est marqué d'une effigie souveraine qui efface toutes les autres : celle de Rome.

La période arabe, berbère ou turque, voire byzantine, n'est plus qu'un affreux gâchis, où un pâle crépuscule devant les siècles romains de l'histoire africaine.

Rome a duré au moins six siècles en Afrique, car les Byzantins, comme les Vandales, n'ont fait que la continuer. Elle y a parlé en maîtresse, elle n'a rien abdiqué de son autorité et pourtant elle a su y faire accepter sa domination. Elle y a imposé sa langue, ses lois, sa religion, ses arts, son éducation. Elle ne s'est pas demandé anxieusement comme nous quelle pédagogie elle devait proposer à l'indigène. Elle lui a offert la sienne, convaincue que c'était la meilleure et même la seule bonne. Un Apulée, élevé dans ses écoles, pouvait professer dans tout le monde romain. Un Augustin, nourrisson des rhéteurs latins, de Carthage, pouvait enseigner à Rome et à Milan.

Nous autres, nous avons conçu cette idée ingénieuse-on en connaît la formule- de faire évoluer l'indigène dans le cadre de sa propre civilisation. Je me défie de ces grands mots peu chargés de sens. Est-ce à dire qu'on entretiendra artificiellement pour lui une civilisation périmée –dont il ne veut plus- -des arts, des coutumes, des mœurs, dont il s'est à peu près détaché, comme ne répondant plus aux besoins modernes ? Ou veut-on lui donner notre culture, mais adaptée à une forme d'esprit arriérée et privée des idées fondamentales qui en font l'originalité ? De toutes les façons, avec cette éducation spéciale, on tend à le maintenir à l'état étranger dans l'empire. On élargit le fossé entre lui et nous. Rome ne connaissait pas ces procédés obliques et inefficaces. A ses yeux, l'Empire était assez beau pour qu'on y entrât sans condition, ses disciplines assez humaines pour que tout homme libre se glorifiât de les accepter... »

On rapporte que Stéphane Gsell en découvrant l'Algérie se serait écrié : « *Mais ce pays n'est rien d'autre qu'un cadavre !* ». La postérité a retenu une autre affirmation du personnage « *le sourire est un devoir social* ». Deux phrases qui demandent une explication.

Le souvenir est un devoir social.

Que notre homme ait pu dire que « le sourire est un devoir social » est me semble-t-il une évidence que je partage totalement. Certains diront que c'est simplement de la politesse vis-à-vis de la personne que l'on rencontre. Oui peut-être, mais la politesse est l'art de vivre en société. C'est aussi une attitude de civilisé. Les animaux ont tendance lorsqu'ils rencontrent un semblable soit à hérissier le poil, gronder et montrer les crocs parfois uriner avec ostentation (l'intimidation) soit à se ranger à ses côtés, lécher, rabattre la queue et se

soumettre (la soumission) ou carrément fuir (la fuite). C'est principalement une relation de force entre individus.

Sourire est le propre de l'homme nous dit-on. C'est ce qu'il convient de faire en toutes circonstances pour accueillir l'autre. Stéphane Gsell, bien qu'élevé dans la religion protestante, lui-même de nature timide et réservée, a eu souvent, dans sa profession, l'occasion de rencontrer des hommes et des femmes qui ne comprenaient pas notre langue ni nos coutumes, il vécut des mois durant dans des tribus montagnardes de l'Afrique du nord les plus reculées et avant parmi des peuples peu civilisés ou dans des régions inhospitalières et marécageuses de l'Italie. Obligé durant des mois, nuit et jour, de partager leur existence. Il avait dû remarquer que le sourire ouvrait bien des portes et facilitait le contact. C'est en mettant ses interlocuteurs à l'aise et en confiance, qu'il pouvait les interroger et en apprendre davantage sur leurs coutumes et mœurs. La question que je me pose, c'est de savoir à quelle occasion Gsell prononça cette phrase. Peut-être que quelqu'un d'entre vous le sait ?

« L'Algérie est somme toute seulement un cadavre. »

Effectivement lorsque notre homme débarqua sur le territoire algérien, son premier mot fut : « mais c'est un cadavre l'Algérie ! » Pourquoi a-t-il dit ce mot ? On peut penser que l'archéologue qu'il était à la vue de la bonne conservation des ruines romaines en particulier dont est largement pourvu le pays, laissa échapper ces paroles. Plus qu'en Italie où il avait peu de temps avant travaillé sur des chantiers, plus qu'en Métropole où les ruines romaines mais aussi gauloises ont disparu noyées dans le monde moderne. Par contre en Algérie, la bonne conservation de ces ruines due au climat principalement et au fait que les indigènes s'installèrent le plus souvent à l'écart sans utiliser comme on le fit trop souvent ailleurs et principalement en Europe les pierres pour de nouvelles constructions, ces ruines toutes fraîches encore étaient telles que la vie qui les animait pendant des siècles ne semblait s'être arrêtée que depuis peu. Le cadavre étant encore chaud ! C'est je pense l'explication. Peut-être que l'une ou l'un d'entre vous a une autre explication.

Jean-Paul VICTORY